



Perspectives chinoises

2014/1 | 2014
Hong Kong depuis 1997

“La Chine et l’ordre du monde”

Numéro special de la revue Agone, n° 52, 2013, 232 p.

David Bartel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/6789>
ISSN : 1996-4609

Éditeur

Centre d'étude français sur la Chine contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2014
Pagination : 75-77
ISBN : 979-10-91019-01
ISSN : 1021-9013

Référence électronique

David Bartel, « “La Chine et l’ordre du monde” », *Perspectives chinoises* [En ligne], 2014/1 | 2014, mis en ligne le 01 janvier 2017, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/6789>

les villes de l'empire chinois, avant d'aborder l'influence qu'a pu avoir en la matière l'expansion occidentale dans le pays. L'un des seuls du recueil à se confronter au pays dans son ensemble, l'article pêche précisément par ce biais-là, l'auteur jonglant avec des sources de nature souvent fort différentes et relatives à des périodes parfois distantes de plus d'un siècle pour asséner des généralités qui, malheureusement, ne font pas justice à un sujet par ailleurs fort intéressant. On regrettera aussi que l'auteur, dans son approche du passage à la modernité, limite pour l'essentiel son propos aux concessions étrangères situées dans les ports ouverts au commerce international à partir du milieu du XIX^e siècle, et surestime bien souvent les « acquis » de cette modernité en devenir, dont bien des travaux ont montré les limites à l'époque, et plus encore les fondements scientifiques encore instables, dont témoignent les débats houleux en Occident et au Japon, tout au long de la seconde moitié du XIX^e siècle, autour des notions de contagion, d'infection ou de micro-organisme, qui font aujourd'hui l'unanimité.

La deuxième partie du recueil est intitulée « Colonial Health and Hygiene ». Les trois articles qui la composent nous transportent dans le monde singulier de ces sociétés colonisées, où pratiques traditionnelles et nouveautés importées se confrontent et se mélangent. Shang-jen Li s'intéresse ainsi, dans le cadre des ports ouverts de la Chine de la seconde moitié du XIX^e siècle, à la question des régimes alimentaires indigènes tels qu'ils ont pu être décrits par les « observateurs » étrangers, ici avant tout des médecins britanniques. Le deuxième article, de Ruth Rogaski, a lui pour théâtre la Mandchourie sous domination japonaise, s'attachant à décrire les formes qu'a prises l'encadrement sanitaire des populations au cours des années 1930, alors que le troisième, signé par Wu Chia-ling, se concentre sur le rôle et la formation des sages-femmes à Taiwan, là aussi à l'époque de la colonisation japonaise. Le fil rouge, ici, est représenté par le rapport à l'autre, à l'altérité, dans un contexte général où, de façon plus ou moins marquée selon les cas et les périodes, la supériorité du colonisateur, de ses savoirs et de ses pratiques, est considérée comme allant de soi. Or, il n'est pas inintéressant de remarquer, à la suite de nos auteurs, que la confrontation de l'expertise des uns et des pratiques « ancestrales » des autres, qu'accompagne toujours une forme de violence symbolique, sinon physique, donne aussi lieu à une médiation, et ce même dans la Mandchourie sur laquelle se penche Rogaski, où le terme d'occupation serait probablement le plus adéquat, tant l'armée japonaise du Guandong avait la haute main sur le territoire annexé.

La troisième partie, « Campaigns for Epidemic Control », nous rapproche quant à elle des temps présents. Les quatre articles qui y figurent s'intéressent aux efforts menés au long du XX^e siècle, et jusqu'à nos jours, en vue d'éradiquer certaines maladies endémiques de la région ou d'en contrôler d'autres, récemment apparues. Dans un premier temps, Lin Yi-ping et Liu Shiyung s'attèlent au cas classique de la malaria à Taiwan, retraçant les diverses campagnes de suppression menées depuis les débuts de la colonisation japonaise jusqu'au milieu des années 1960, qui marquent la fin de la présence de la maladie sur l'île. La deuxième contribution, de Li Yushang, concerne cette fois la Chine continentale, et plus particulièrement la région du Jiangnan, où la bilharziose (aussi connue sous le nom de schistosomiase) était endémique jusqu'aux années 1980. Dans son article, Li s'intéresse à une campagne d'éradication lancée dans les années 1950, illustrant tout à la fois le volontarisme des nouvelles autorités communistes et leur incapacité à mener à bien l'entreprise, dans le contexte de sur-mobilisation des « masses » qui fut celui de la fin de la décennie.

Les deux derniers textes, respectivement de Marta Hanson et de Tseng Yen-fen et Wu Chia-ling, traitent eux de l'épidémie de SRAS (syndrome res-

piratoire aigu sévère), qui s'est répandue en Asie orientale en particulier au cours de l'année 2003. Hanson s'intéresse au rôle de la médecine chinoise traditionnelle, en Chine continentale, dans l'approche des traitements possibles de cette maladie atypique, apport qui a souvent été associé aux thérapeutiques de la médecine moderne. Plutôt que d'un retour en grâce des principes et des conceptions qui fondent la médecine chinoise traditionnelle, Hanson voit dans cette association leur ultérieure marginalisation, les praticiens développant d'eux-mêmes un discours axé sur les dimensions « scientifiques » des preuves de validité de cet apport, plutôt que sur les fondements théoriques traditionnels pouvant le justifier. Tseng et Wu, quant à elles, s'attachent à l'analyse des réactions qui furent celles des autorités face à l'épidémie, portant leur regard plus particulièrement sur Taiwan et Singapour. Elles montrent les tâtonnements de part et d'autre, et les difficultés à réagir dans un contexte pathologique inconnu. Elles signalent aussi les hésitations de la coopération internationale et de la coordination à ce niveau par l'Organisation mondiale de la santé. De manière somme toute attendue, mais qui n'a de cesse d'étonner, l'irruption d'un mal difficilement curable par la médecine moderne nous confronte à notre condition d'humains, mortels et vulnérables, et fait renaître en nous des angoisses ancestrales que l'essor de la santé publique et de cette même médecine moderne au cours du XX^e siècle avaient pour un temps reléguées au rang de reliques du passé.

Il y aurait bien plus à dire au sujet d'un recueil qui mérite à coup sûr d'être lu par ceux et celles qui s'intéressent aux thématiques relevant de la santé publique et de la modernisation du monde chinois au cours des deux derniers siècles. On saura donc gré à Angela Leung et Charlotte Furth d'avoir su réaliser ce volume qui, et ce n'est pas le moindre de ses mérites, témoigne aussi de l'utilité que peuvent revêtir les publications d'actes de colloques, lorsque celles-ci sont bien menées.

■ Luca Gabbiani est chercheur à l'École française d'Extrême-Orient et directeur du Centre EFEO de Pékin (luca.gabbiani@efeo.net).



« La Chine et l'ordre du monde », numéro spécial de la revue *Agone*, n° 52, 2013, 232 p.

DAVID BARTEL

Le numéro 52 de la revue *Agone* est intéressant à plus d'un titre. Constitué d'un ensemble de textes écrits principalement par des intellectuels chinois de renom, il entend porter un regard « sur la Chine de l'intérieur, débarrassé des écrans de l'orientalisme et de la fascination des performances économiques »⁽¹⁾. Il vient ainsi s'ajouter à une liste de

1. Page de présentation du numéro sur le site des éditions Agone : <http://agone.org/revueagone/agone52/index.html>

traductions en langue française inaugurée par les *Écrits édifiants et curieux sur la Chine du xx^e siècle* édités par Chen Yan et Marie Holzman (éditions de l'Aube) en 2003. Notons encore le numéro 221 de la revue *Diogène* sur les tendances de la philosophie politique publié en 2008, et le numéro 31 de la revue *Extrême-Orient, Extrême-Occident* édité par Sébastien Billioud et Joël Thoraval paru en 2009 et consacré à la situation du politique en Chine contemporaine. Ce numéro spécial d'*Agone* participe donc à l'indispensable – et encore trop rare – travail d'introduction de textes écrits par des chercheurs chinois concernés par le présent et l'avenir des évolutions de leur pays. Une perspective « de l'intérieur » absolument nécessaire pour comprendre la réalité de ce grand pays troublé. La douzaine de textes publiés ici ont été précédemment publiés dans une revue anglaise emblématique de la gauche intellectuelle, la *New Left Review* entre 1998 et 2013. Ils s'intéressent à différents aspects – social, politique, culturel – de la situation chinoise au tournant du xxi^e siècle.

Le nationalisme chinois (et son instrumentalisation contemporaine par le pouvoir comme outil fédérateur de légitimation) a été très présent dans les années 1990. Il reste aujourd'hui très discuté. Il semble donc logique que la revue s'ouvre sur ce thème, d'abord par un texte de Benedict Anderson dont l'essai sur *L'imaginaire national : Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme* (La Découverte, 1996) est devenu une référence. La réflexion est suivie par Wang Chao-hua qui compare nationalisme chinois et taiwanais. Elle cite d'ailleurs Anderson en reprenant l'idée d'un nationalisme « extra-territorial » pour analyser le cas taiwanais, c'est-à-dire un nationalisme similaire dans la forme à celui des colons américains des 13 colonies désirant se libérer de la tutelle métropolitaine (p. 28). Ces deux textes, en abordant l'ethnisation du nationalisme – ou le Han-centrisme – permettent d'aborder bien armé théoriquement l'entretien de Tsering Shakya à propos des causes des violentes émeutes de 2008 dans les régions frontalières de la RPC. Revenant sur l'histoire des relations entre Chinois et Tibétains, surtout depuis les violentes manifestations de la fin des années 1980, ce spécialiste des études tibétaines installé au Canada dresse un portrait assez triste de la situation dans la région autonome où toute expression de l'identité tibétaine est assimilée à du séparatisme et réprimée en conséquence.

Le texte de l'économiste Hung Ho-fung offre une belle leçon d'économie (même pour les plus rétifs à la discipline) : analysant de manière limpide le comportement de la RPC pendant la crise financière de 2009, il redessine le « modèle » chinois de développement et déconstruit de manière très convaincante des idées assez couramment répandues, que ce soit sur la sous-évaluation du RMB ou la réserve de main-d'œuvre « inépuisable » des campagnes chinoises (p. 84). Il analyse également les effets de la compétitivité salariale chinoise sur le monde en général et sur les voisins asiatiques en particulier et offre des clés simples pour comprendre les raisons de l'intrication des économies chinoise et américaine. Pour lui, le modèle en « vol d'oiseaux sauvages » centré sur le Japon a ainsi été remplacé en 2005 par un « réseau de production sino-centrique » qui permet par exemple à la Chine de fournir les États-Unis en productions bon marché tout en utilisant son épargne pour financer l'achat de ces mêmes biens par les Américains (p. 91).

Dans un même élan iconoclaste, l'analyse que fait He Qinglian de la structure sociale chinoise est alarmante. Dans un texte écrit en 2000, peu après la polémique qui suivit la publication de son livre *Xiandaihua de xianjin* (Les Pièges de la modernité, 1998) et qui poussera He à quitter la Chine en 2001, l'auteure reprend l'idée d'une « sudaméricanisation » de la société chinoise et de la concentration croissante des pouvoirs et des richesses dans les mains d'une « élite politique et intellectuelle qui ne croit plus dans l'avenir

du pays qu'elle dirige » (p. 176). Elle s'attaque avec maestria au mythe persistant d'une « classe moyenne » nombreuse en demande de représentation et donc de droits politiques. Et, malgré le mince espoir qu'elle entrevoit dans l'évolution de ce qu'elle appelle les « organisations intermédiaires » (associations, ONG, regroupements professionnels...), la dernière décennie semble malheureusement avoir démontré la pertinence de ses conclusions.

Il faut encore noter la discussion d'acteurs importants des manifestations de 1989 (Wang Chao-hua, Wang Dan et Li Mingqi), qui avait été publiée pour le dixième anniversaire du mouvement de Tiananmen par la *New Left Review*. En reprenant le constat de l'« exploitation impitoyable d'une importante main-d'œuvre bon marché » (p. 137), la discussion interroge la portée historique des manifestations du printemps 1989 qui lancèrent le mouvement aussi rapide qu'inattendu qui allait mettre un terme à la guerre froide et venir à bout des dictatures communistes en Europe de l'Est et en Russie. Les comparaisons avec le « printemps des peuples » de 1848 ou encore avec 1968, dans la perspective d'un écrasement de l'utopisme et de l'idéalisme sous les obligations du réalisme – politique et économique – sont absolument passionnantes, surtout venant d'acteurs dont la vie a été bouleversée par ces événements.

Une mention particulière peut être faite à l'article de Ying Qian, professeure à l'Université nationale d'Australie, qui revient sur la parole politique portée par le cinéma documentaire chinois contemporain en retraçant l'origine et les différentes grandes étapes de son histoire. Elle situe en 1984 le tournant moderne du documentaire chinois et l'inspiration pour les jeunes générations des images dénuées de « dramaturgie » du fameux documentaire d'Antonioni (*Chung Kuo*) sorti en 1972. Le reste de l'article traverse les années 1980, 1990 et 2000 entre les hésitations, les doutes et les avancées d'une discipline à la « recherche de pertinence politique », face au pouvoir, à l'insignifiance et au marché (p. 198). En liant discipline artistique et questionnement politique, l'auteure nous fait pénétrer au cœur d'« une source alternative d'analyses, de témoignages, de mobilisations et de solidarité » d'où il devient possible d'envisager « un changement social et une sphère publique reconfigurée » (p. 203).

Enfin, les deux derniers articles portent sur la revue *Dushu*. Le premier est l'extrait d'un article écrit par Zhang Yongle. Publié en 2008 dans le contexte de l'éviction de l'équipe de rédacteurs en chef formée par Wang Hui et Huang Ping, il revient sur l'importance de cette revue dans la formation et l'évolution de la scène intellectuelle chinoise contemporaine. Le second est un extrait d'un entretien de Wang Hui dans lequel celui-ci revient – encore – sur son désamour des libéraux chinois à qui il semble reprocher de nombreux péchés intellectuels. Ces deux extraits reflètent assez justement le ton des débats intellectuels chinois sur les événements de la première décennie du siècle. On notera en particulier l'amertume soulignée par Wang Hui devant l'« hypocrisie politique » (p. 215) occidentale devenue évidente durant les années 1990 et qui a conduit à une perte de crédit notable des idéaux démocratiques.

Ainsi doit-on féliciter la revue *Agone*, revue indépendante fondée à Marseille en 1990, de donner à lire au public français des travaux importants qui pourront alimenter une réflexion sur la Chine trop souvent embrumée par les vapeurs officielles des « caractéristiques chinoises » et leur pendant occidental des fumées de l'« altérité chinoise ». En sortant la Chine du domaine fermé des études chinoises et en l'ouvrant sur le monde, la revue fait un travail salutaire qui renvoie ce pays non à ses « cinq mille ans d'histoire » mais à la réalité bien terre à terre de ses difficultés présentes marquées par l'abandon des promesses de justice sociale et un plongeon dans les leurres

de la consommation. Car, si on devait exprimer un sentiment général à l'issue de la lecture de ces articles, c'est bien le pessimisme qui domine l'ensemble de ces interventions (à l'exception notable de Wang Hui). Un pessimisme en porte-à-faux avec les propos lénifiants d'optimisme qui entourent certains discours sur la croissance chinoise et qui interroge sur le degré de cécité nécessaire indispensable pour pénétrer le marché chinois.

C'est sur le hiatus concernant le libéralisme en Chine que ce numéro de la revue *Agone* offre, entre les lignes, une perspective intéressante. En effet, la quatrième de couverture de la revue semble bien se ranger du côté d'une certaine critique de gauche qui veut que les « libéraux regardent les Chinois ordinaires avec bienveillance tant qu'ils contribuent au développement du marché en tant que consommateurs ». Pourtant, les textes publiés ici sont le fait tant d'intellectuels qui se revendiquent de la Nouvelle gauche que de « libéraux » chinois. Et si les préoccupations sociales parcourent l'ensemble de l'ouvrage, il serait bien hasardeux de ranger He Qinglian ou Hung Ho-Fung dans la nébuleuse « Nouvelle gauche ». Cette évidente tension entre la couverture et le contenu de la revue pointe ainsi le fait que certaines divisions du champ intellectuel chinois sont toujours difficilement perceptibles en Occident. En montrant tout l'intérêt des intellectuels libéraux pour la question sociale, les textes réunis ici invalident ainsi fortement les réquisitoires néogauchistes contre le fossé supposé entre les « libéraux » et le « peuple » et rapprochent le libéralisme chinois contemporain de certaines articulations intellectuelles de la pensée des gauches européennes ou américaines.

Pour comprendre les raisons de ce hiatus dans la perception des courants intellectuels et idéologiques chinois contemporains, il faut revenir sur les stratégies développées par la « Nouvelle gauche » en Chine et à l'étranger. En accusant les intellectuels réformateurs « libéraux » d'être en partie responsables de la libéralisation économique et donc coupables des effets catastrophiques du développement néolibéral perceptible dès le milieu des années 1990, les critiques de la « Nouvelle gauche » ont trouvé une oreille attentive tant auprès d'un pouvoir politique communiste incapable d'excuser théoriquement son abandon dès 1978 des promesses révolutionnaires d'égalité et de justice sociale qu'auprès de mouvements altermondialistes européens et américains en quête de nouveaux soutiens.

Il y a pourtant là un détournement sémantique qui semble tenir de l'imposture. On le sait, les termes « libéralisme » et « néolibéralisme » sont équivoques tant les références théoriques auxquelles ils renvoient sont hétérogènes (Pierre Rosanvallon, *La société des égaux*, 2011, p. 328). Les libéraux chinois des années 1980 voyaient la propriété privée comme l'ultime protection institutionnelle de l'individu face à l'État. Leur ennemi commun était le léviathan totalitaire dont ils avaient tous fait l'expérience. Expérience traumatique qui sédimentait un certain consensus intellectuel dans lequel le triptyque individu, droits de l'homme et démocratie était perçu comme le plus sûr rempart contre les abus du pouvoir. À ce moment, les excès du développement (néo)libéral – polarisation et marginalisation sociale, destruction de l'environnement – n'avaient pas encore produit leurs conséquences globales. M^{me} Thatcher et M. Reagan commençaient à peine leur carrière politique en entamant « le grand cauchemar des années 1980 » (François Cusset, *La Découverte*, 2006). Condamner les libéraux au nom des résultats postérieurs du tournant néolibéral des années 1990 a ainsi été une manœuvre habile en partie à l'origine des malentendus entre intellectuels libéraux chinois et penseurs de gauche européens et américains.

On notera enfin pour terminer qu'à l'exception de Wang Hui, la majeure partie des auteurs chinois ici présents sont désormais *persona non grata* sur

le territoire de la RPC, ce qui confirme la triste réalité d'un pays qui se coupe d'une partie de son intelligentsia. Pourtant, en continuant à écrire et à informer sur la situation de leur pays d'origine, ces intellectuels participent de cette « Chine culturelle » qui est désormais en train de se transformer en ce que l'économiste Hung Ho-Fung a récemment appelé une « société civile offshore » sur laquelle il faudra – nous l'espérons – compter pour que la RPC puisse sortir rapidement des pièges de sa modernisation.

■ David Bartel est doctorant à l'EHESS (CECMC, Paris), associé au CEFC (db.chine@gmail.com).



Isabelle Thireau (éd.),
De Proche en proche. Ethnographie des formes d'association en Chine contemporaine,
Berne, Peter Lang, 2013, 317 p.

ÉRIC FLORENCE

Le présent ouvrage trouve son origine dans un projet de collaboration scientifique (2006-2009) entre des sociologues et anthropologues chinois et français visant à « observer des processus d'action, d'association et de coordination ». Il examine les multiples « formes d'actions communes, des initiatives collectives, souvent fluides, parfois fugaces, qui traversent aujourd'hui la société chinoise » (p. 11). Si les différents textes rassemblés ne partagent pas une approche théorique commune, ils adoptent néanmoins une démarche partagée qui est qu'ils sont ancrés dans de solides travaux ethnographiques et qu'ils accordent une attention particulière à la communication, qu'elle soit orale ou écrite (p. 13).

En outre, malgré la diversité des contributions, Isabelle Thireau relève en introduction plusieurs éléments pouvant servir de conclusion aux différentes contributions : l'importance d'un certain nombre d'espaces (ou de leur anéantissement) permettant les « face-à-face » ou de lieux plus virtuels qu'ils soient privés ou publics permettant d'établir une « intersubjectivité », base pour des actions concertées ; le rôle « des promesses, pactes et engagements » noués et leur importance sur le plan du tissu social aujourd'hui en Chine ; une pluralité de « nous » observés dans des situations d'association, de coopération et d'action, ainsi qu'une pluralité de « répertoires d'action » et une diversité de « liens entre dispositifs et répertoires » ; enfin les actions collectives accomplies ont des modalités différentes de « visibilité dans l'espace public » (p. 14-19).

La richesse et la complexité des relations sociales dont témoignent les différentes contributions renvoient à une autre question transversale à chacun des textes rassemblés dans ce volume, celle des différentes modalités de liens entre ceux qui se mobilisent, s'associent d'une part et les agents de l'État d'autre part. Des relations pouvant inclure (avec une certaine fluidité) l'asymétrie, la réciprocité, les dépendances mutuelles, la coopération, l'instrumentalisation et la cooptation.